éternité; et dans l'ardeur de nos désirs, écrions-nous avec le Prophète : *Malheur à moi, parce que mon exil a été prolongé! J'ai habité avec les peuples de Cédar, et mon âme a été étrangère* au milieu d'eux[1].

1. Ps. CXIX, 5, 6.

CHAPITRE LIV.

DES DIVERS MOUVEMENTS DE LA NATURE ET DE LA GRACE.

1. J.-C. Mon fils, observez avec soin les mouvements de la nature et de la grâce : car, quoique très-opposés, la différence en est quelquefois si imperceptible, qu'à peine un homme éclairé dans la vie spirituelle en peut faire le discernement.

Tous les hommes ont le désir du bien et tendent à quelque bien dans leurs paroles et dans leurs actions; c'est pourquoi plusieurs sont trompés dans cette apparence de bien.

2. La nature est pleine d'artifice; elle attire, elle surprend, elle séduit, elle n'a jamais d'autre fin qu'elle-même.

La grâce, au contraire, agit avec simplicité, et fuit jusqu'à la moindre apparence du mal : elle ne tend point de piéges, et fait tout pour Dieu seul, en qui elle se repose comme en sa fin.

3. La nature répugne à mourir; elle ne veut point être

contrainte, ni vaincue, ni assujettie, ni se soumettre volontairement.

Mais la grâce porte à se mortifier soi-même, résiste à la sensualité, recherche l'assujettissement, aspire à être vaincue, et ne veut pas jouir de sa liberté; elle aime la dépendance, ne désire dominer personne, mais vivre, demeurer, être toujours sous la main de Dieu; et *à cause de Dieu, elle est prête à s'abaisser humblement au-dessous de toute créature*[1].

4. La nature travaille pour son intérêt propre, et calcule le gain qu'elle peut retirer des autres.

La grâce ne considère point ce qui lui est avantageux, mais ce qui peut être utile à plusieurs.

5. La nature aime à recevoir les respects et les honneurs.

La grâce renvoie fidèlement à Dieu tout honneur et toute gloire.

6. La nature craint la confusion et le mépris.

La grâce *se réjouit de souffrir des outrages pour le nom de Jésus*[2].

7. La nature aime l'oisiveté et le repos du corps.

La grâce ne peut être oisive, et se fait une joie du travail.

8. La nature recherche les choses curieuses et belles, et repousse avec horreur ce qui est vil et grossier.

La grâce se complaît dans les choses simples et humbles; elle ne dédaigne point ce qu'il y a de plus rude, et ne refuse point de se vêtir de haillons.

1. I. Pet. II, 13. — 2. Act. V, 41.

9. La nature convoite les biens du temps, elle se réjouit d'un gain terrestre, s'afflige d'une perte, et s'irrite d'une légère injure.

La grâce n'aspire qu'aux biens éternels, et ne s'attache point à ceux du temps; elle ne se trouble d'aucune perte, et ne s'offense point des paroles les plus dures, parce qu'elle a mis son trésor et sa joie dans le ciel, où rien ne périt.

10. La nature est avide, et reçoit plus volontiers qu'elle ne donne : elle aime ce qui lui est propre et particulier.

La grâce est généreuse et ne se réserve rien ; elle évite la singularité, se contente de peu, et croit qu'*il est plus heureux de donner que de recevoir*[1].

11. La nature se porte vers les créatures, la chair, les vanités; elle est bien aise de se produire.

La grâce élève à Dieu, excite à la vertu, renonce aux créatures, fuit le monde, hait les désirs de la chair, ne se répand point au dehors, et rougit de paraître devant les hommes.

12. La nature se réjouit d'avoir quelque consolation extérieure qui flatte le penchant des sens.

La grâce ne cherche de consolations qu'en Dieu seul, et, s'élevant au-dessus des choses visibles, elle met toutes ses délices dans le souverain bien.

13. La nature agit en tout pour le gain et pour son avantage propre ; elle ne sait rien faire gratuitement; mais, en obligeant, elle espère obtenir quelque chose

1. Act. XX, 35.

d'égal ou de meilleur, des faveurs ou des louanges; et elle veut qu'on tienne pour beaucoup tout ce qu'elle fait et tout ce qu'elle donne.

La grâce ne veut rien de temporel; elle ne demande d'autre récompense que Dieu seul, et ne désire des choses du temps, même les plus nécessaires, que ce qui peut lui servir pour acquérir les biens éternels.

14. La nature se complaît dans le grand nombre des amis et des parents; elle se glorifie d'un rang élevé, d'une naissance illustre; elle sourit aux puissants, flatte les riches et applaudit à ceux qui lui ressemblent.

La grâce aime ses ennemis mêmes, et ne s'enorgueillit point du nombre de ses amis; elle ne compte pour rien la noblesse et les ancêtres, à moins qu'ils ne se soient distingués par la vertu; elle favorise plutôt le pauvre que le riche, compatit plus à l'innocent qu'au puissant, recherche l'homme vrai, fuit le menteur, et ne cesse d'exhorter les bons *à s'efforcer de devenir meilleurs*[1], afin de se rendre semblables au Fils de Dieu par leurs vertus.

15. La nature est prompte à se plaindre de ce qui lui manque et de ce qui la blesse.

La grâce supporte avec constance la pauvreté.

16. La nature rapporte tout à elle-même, combat, discute pour ses intérêts.

La grâce ramène tout à Dieu, de qui tout émane originairement; elle ne s'attribue aucun bien, ne présume point d'elle-même avec arrogance, ne conteste point, ne préfère

1. I. Cor. XII 31.

point son opinion à celle des autres; mais elle soumet toutes ses pensées et tous ses sentiments à l'éternelle sagesse et au jugement de Dieu.

17. La nature est curieuse de secrets et de nouvelles; elle veut se montrer et voir, et examiner par elle-même; elle désire d'être connue, et de s'attirer la louange et l'admiration.

La grâce ne s'occupe point de nouvelles, ni de ce qui nourrit la curiosité; car tout cela n'est que la renaissance d'une vieille corruption, puisqu'il n'y a rien de nouveau ni de stable sur la terre.

Elle enseigne à réprimer les sens, à fuir la vaine complaisance et l'ostentation, à cacher humblement ce qui mérite l'éloge et l'estime, et à ne chercher en ce qu'on sait, et en toute chose, que ce qui peut être utile, en l'honneur et la gloire de Dieu.

Elle ne veut point qu'on loue ni elle, ni ses œuvres; mais elle désire que Dieu soit béni dans les dons qu'il répand par pur amour.

18. Cette grâce est une lumière surnaturelle, un don spécial de Dieu; c'est proprement le sceau des élus, et le gage du salut éternel. De la terre où son cœur gisait, elle élève l'homme jusqu'à l'amour des biens célestes, et le rend spirituel, de charnel qu'il était.

Plus donc la nature est affaiblie et vaincue, plus la grâce se répand avec abondance; et chaque jour, par de nouvelles effusions, elle rétablit, au dedans de l'homme, l'image de Dieu.

RÉFLEXION.

Selon la doctrine du grand Apôtre, nous avons en nous deux lois opposées : la loi de la chair, qui nous asservit au péché, et la loi de l'esprit, qui nous retient dans l'ordre par le secours de la grâce que Jésus-Christ nous a mérité[1]. Partagés entre ces deux lois, *entre la chair et l'esprit qui se combattent sans cesse*[2], nous sommes ici-bas comme flottant entre le bien et le mal, entre Dieu et le monde, poussés vers l'un par la nature, attirés vers l'autre par la grâce, qui n'abandonne jamais entièrement les plus grands pécheurs, de même que la concupiscence ne cesse jamais de solliciter les plus justes. Que deviendra notre pauvre âme en proie à cette guère terrible? Combien doit-elle trembler sur les suites d'un tel combat? *Et c'est pourquoi,* dit saint Paul, *toute créature gémit, et est comme dans le travail de l'enfantement : et nous aussi, qui avons reçu les prémices de l'Esprit, nous gémissons en nous-mêmes, attendant l'adoption des enfants de Dieu, et la délivrance de notre corps*[3]. Heureux jour! et quand viendra-t-il? Quand goûterons-nous la délicieuse paix d'un amour immuable? *J'ai désiré la dissolution de ma chair, afin d'être avec Jésus-Christ*[4]. *Mon âme a soif du Dieu fort, du Dieu vivant. Quand viendrai-je et paraîtrai-je devant la face de mon Dieu*[5].

1. Rom. VII, 23. — 2. Galat. V, 17. — 3. Rom. VIII, 22, 23.— 4. Philipp. I, 23. — 5. Ps. XLI, 3.

CHAPITRE LV.

DE LA CORRUPTION DE LA NATURE, ET DE L'EFFICACE DE LA GRACE DIVINE.

1. Le F. Seigneur, mon Dieu, qui m'avez créé à votre image et à votre ressemblance, accordez-moi cette grâce dont vous m'avez montré l'excellence et la nécessité pour le salut, afin que je puisse vaincre ma nature corrompue, qui m'entraîne au péché et dans la perdition.

Car je sens en ma chair la loi du péché qui contredit la loi de l'esprit[1], et m'asservit aux sens pour que je leur obéisse en esclave; et je ne puis résister aux passions qu'ils soulèvent en moi, si vous ne me secourez, en ranimant mon cœur par l'effusion de votre sainte grâce.

2. Votre grâce, et une grâce très-grande, est nécessaire pour vaincre la nature *inclinée au mal dès l'enfance*[2].

Car, déchue en Adam, notre premier père, et dépravée par le péché, cette tache passe dans tous les hommes, et ils en portent la peine; de sorte que cette nature même, que vous avez créée dans la justice et dans la droiture, ne

1 Rom. VII, 23. — 2. Genes. VIII, 21.

rappelle plus que la faiblesse et le dérèglement d'une nature corrompue, parce que, laissée à elle-même, son propre mouvement ne la porte qu'au mal, et vers les choses de la terre.

Le peu de force qui lui est resté est comme une étincelle cachée sous la cendre.

C'est cette raison naturelle, environnée de profondes ténèbres, sachant encore discerner le bien du mal, le vrai du faux, mais impuissante à accomplir ce qu'elle approuve, parce qu'elle ne possède pas la pleine lumière de la vérité, et que toutes ses affections sont malades.

3. De là vient, mon Dieu, que *je me réjouis en votre loi, selon l'homme intérieur*[1], reconnaissant *que vos commandements sont bons, justes et saints*[2], qui condamnent tout mal, et détournent du péché.

Mais, *dans ma chair je suis asservi à la loi du péché*[3], obéissant plutôt aux sens qu'à la raison, *voulant le bien, et n'ayant pas la force de l'accomplir*[4].

C'est pourquoi souvent je forme de bonnes résolutions; mais la grâce, qui aide ma faiblesse, venant à manquer, au moindre obstacle je cède et je tombe.

Je découvre la voie de la perfection, et je vois clairement ce que je dois faire.

Mais, accablé du poids de ma corruption, je ne m'élève à rien de parfait.

4. Oh! que votre grâce, Seigneur, m'est nécessaire, pour commencer le bien, le continuer et l'achever!

1. Rom. VII, 22. — 2. *Ibid.*, 12. — 3. *Ibid.*, 25. — 4. *Ibid.*, 18.

Car sans elle je ne puis rien faire; mais *je puis tout en vous, quand votre grâce me fortifie*[1].

O grâce vraiment céleste, sans laquelle nos mérites et les dons de la nature ne sont rien!

Les arts, les richesses, la beauté, la force, le génie, l'éloquence, n'ont aucun prix, Seigneur, à vos yeux, sans la grâce.

Car les dons de la nature sont communs aux bons et aux méchants; mais la grâce ou la charité est le don propre des élus; elle est le signe auquel on reconnaît ceux qui sont dignes de la vie éternelle.

Telle est l'excellence de cette grâce, que ni le don de prophétie, ni le pouvoir d'opérer des miracles, ni la plus haute contemplation, ne doivent être comptés pour quelque chose sans elle.

Ni la foi même, ni l'espérance, ni les autres vertus, ne vous sont agréables sans la grâce et la charité.

5. O bienheureuse grâce! qui rendez riche en vertus le pauvre d'esprit, et celui qui possède de grands biens humble de cœur!

Venez, descendez en moi, remplissez-moi dès le matin de votre consolation, de peur que mon âme épuisée, aride, ne vienne à défaillir de lassitude.

J'implore votre grâce, ô mon Dieu! je ne veux qu'elle : *car votre grâce me suffit*[2], quand je n'obtiendrais rien de ce que la nature désire.

Si je suis éprouvé, tourmenté par beaucoup de tribula-

1. Philipp. IV, 13. — 2. II. Cor. XII, 9.

tions, je ne craindrai aucuns maux, tandis que votre grâce sera avec moi.

Elle est ma force, mon conseil, mon appui.

Elle est plus puissante que tous les ennemis, et plus sage que tous les sages.

6. Elle enseigne la vérité, et règle la conduite; elle est la lumière du cœur, et sa consolation dans l'angoisse; elle chasse la tristesse, dissipe la crainte, nourrit la pitié, produit les larmes.

Que suis-je sans elle qu'un bois sec, un rameau stérile qui n'est bon qu'à jeter?

Que votre grâce, Seigneur, me prévienne donc et m'accompagne toujours; qu'elle me rende sans cesse attentif à la pratique des bonnes œuvres : je vous en conjure par Jésus-Christ, votre Fils. Ainsi soit-il[1].

RÉFLEXION.

La religion fait deux choses : elle nous montre notre misère et nous en indique le remède; elle nous enseigne que, de nous-mêmes, nous ne pouvons rien pour le salut, mais que *nous pouvons tout en celui qui nous fortifie*[2]. Et de là ce mot de saint Paul, mot aussi profond de vérité qu'étonnant pour l'orgueil humain : *Je me glorifierai dans mes infirmités, afin que la vertu de Jésus-Christ habite en moi*[3]. *Oui,* continue-t-il, *je me complais dans mes infirmités : car lorsque je me sens infirme, c'est alors que je suis fort*[4]. Entrons dans la pensée de l'Apôtre, et apprenons à

1. Orais. du 16e Dim. apr. la Pent. — 2. Philipp. IV, 13. — 3. II. Cor. XII, 9. — 4. *Ibid.*, 10.

nous humilier, à sentir notre faiblesse, à jouir, pour ainsi parler, de notre néant. Lorsque nous aurons rejeté toute vaine opinion de nous-mêmes, et creusé, en quelque sorte, un lit profond dans notre âme, des flots de grâce s'y précipiteront. La paix nous sera donnée sur la terre : car qui peut troubler la paix de celui qui, s'oubliant et se méprisant soi-même, ne s'appuie que sur Dieu et ne tient plus qu'à Dieu? *Paix aux hommes de bonne volonté*[1], aux humbles de cœur; paix ici-bas, et dans le ciel *le rassasiement de la gloire*[2].

1. Luc. II, 14. — 2. Ps. XVI, 15.